
SERMON

SUR

L'ÉTAT D'HUMILIATION DE J.-C.

DANS SA NAISSANCE,

POUR LA FÊTE DE NOËL.

Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis.

Un petit enfant nous est né, et un Fils nous est donné.
(*Isa. ix, 6.*)

QUELLES humbles paroles, mes Frères! quel langage simple et touchant, pour exprimer le plus étonnant des mystères proposés à la croyance des hommes, l'évènement le plus extraordinaire et le plus divin que présentent les annales du monde et de la religion! Ce fils qui nous est donné, ô cieux, soyez dans l'admiration! c'est le fils de Dieu même, devenu, par un ineffable prodige, le Fils de l'homme, et conçu, dans le temps, d'une mère mortelle, après avoir été engendré dans le sein du Père, avant la naissance des siècles. Ce petit enfant qui nous est né, c'est celui dont l'immensité remplit l'univers, devant qui les anges tremblent et se prosternent; qui, d'une parole, a fait le ciel et la terre; qui les soutient par sa puissance; qui pourrait, d'un seul regard, les faire rentrer dans le néant. L'Être infini est renfermé dans l'étroite enceinte d'une étable; le Verbe éternel est muet dans une crèche; la Sagesse incréée est cachée

sous des langes : ô mystère! ô abîme! ô profondeur vraiment impénétrable des divins conseils, où la faible raison humaine ne peut que se troubler et se confondre! *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei* (1).

Aussi ne fallut-il pas moins de quatre mille ans pour préparer le monde à l'accomplissement d'une si grande et si incompréhensible merveille. Annoncée d'abord obscurément à nos premiers pères, elle fit toute leur consolation et leur espérance, après leur chute; elle fut l'objet de la foi des anciens justes, et des vœux ardents des patriarches. Figurée ensuite par les sacrifices et les cérémonies de la loi, par tout le culte de la synagogue et toutes les institutions du peuple choisi, elle fut montrée longtemps, sous des voiles et des ombres, comme la profonde pensée de Dieu, le terme secret de ses adorables desseins, le grand et mystérieux ouvrage de sa sagesse et de sa miséricorde. Révélée enfin plus clairement aux prophètes, elle excita tous leurs transports, et devint le sujet de leurs plus sublimes cantiques; ils ne cessèrent, pendant plusieurs siècles, d'en entretenir la nation sainte; et, leur voix retentissant au-delà des bornes de la Judée, ils remplirent toute la terre de l'attente d'un libérateur, qui, Dieu et homme tout ensemble, devait apporter, du haut du ciel, la paix et le salut au genre humain.

Après un si magnifique appareil de promesses, de prédictions et de figures, les temps étant accomplis, celui que l'univers attendait, que tous les peuples appelaient par leurs désirs, paraît enfin. Et que voyons-nous? je l'ai déjà dit : un faible enfant, sorti de la race d'Adam selon la chair, né dans une étable, couché dans une crèche, à peine défendu par quelques langes contre l'inclémence de la saison, et ne s'exprimant que par ses soupirs et par ses larmes. Reconnaitrons-nous, à ces traits, le réparateur promis à nos maux, le désiré des collines éternelles, le Fils du

(1) Rom. xi, 33.

Très-Haut ? Irons-nous l'adorer avec les bergers et les mages ? ou croirons-nous, avec les Juifs infidèles, nos espérances trompées, et tournerons-nous nos vues vers un autre Sauveur que celui qui naît à Bethléem ?

Hésitez-vous à répondre, mes Frères ? seriez-vous de ces aveugles, à qui la lumière de la foi ne découvre rien, et qui, ne sachant juger que par les sens, n'aperçoivent qu'abjection et que bassesse, où les saints ont vu tant d'élévation et de grandeur ? Etes-vous tentés de nous dire, avec les contempteurs impies de nos dogmes, qu'une majesté infinie n'a pu de la sorte s'abaisser et s'anéantir ; que, si la Divinité eût daigné descendre sur la terre, elle y aurait paru sous une forme plus imposante, et plus capable de lui attirer nos respects et nos hommages ?

O incrédule superbe et insensé, voilà donc quelle est votre sagesse, et jusqu'où va votre intelligence des choses de Dieu ! Oh ! que vos vues sont bornées ! et que ces pensées, qui vous semblent hautes et sublimes, sont en effet rampantes et vulgaires ! Puissé-je aujourd'hui vous en convaincre, et vous ramenant aux notions seules grandes et seules vraies que la foi nous donne, vous faire abjurer les erreurs où conduisent, en matière de religion, l'orgueil et une présomptueuse ignorance !

Ce n'est pas le mystère de l'Incarnation que j'ai à défendre en ce jour, mes Frères, mais celui de la Nativité du Sauveur. Il ne s'agit donc pas de montrer ici tout ce que renferme de divin, le plan de la rédemption du monde par la médiation d'un Dieu fait homme. Mais, ce plan étant supposé, et le Fils de Dieu devant se revêtir de notre nature, il s'agit de faire voir, qu'il a dû naître précisément comme est né Jésus-Christ ; que cette naissance si humble et si abjecte aux yeux des sens, était, par-là même, la plus digne de l'Homme-Dieu : pourquoi ? le voici en trois mots, qui vont faire le partage de ce discours : parce que nulle manière de naître ne convenait mieux, premièrement, à sa grandeur ; secondement,

à sa sagesse ; troisièmement, à sa bonté : le développement de trois points si importants réclame toute votre attention. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vous êtes sans doute étonnés, mes Frères, que j'ose avancer, que ce qui convenait le mieux à la grandeur d'un Dieu naissant parmi les hommes, c'était de naître dans un état de pauvreté, d'humiliation et de faiblesse ; d'avoir pour palais une étable, pour berceau une crèche, pour manteau royal des langes vils et grossiers. Ce n'est cependant pas ici un paradoxe vain, mais l'une des plus solides vérités que l'on puisse enseigner dans la chaire chrétienne ; et j'espère que vous en conviendrez bientôt avec moi. Oui, pour croire que la naissance de Jésus-Christ est celle d'un Dieu, je n'ai pas besoin de me rappeler les circonstances éclatantes et merveilleuses qui l'accompagnèrent, cette lumière surnaturelle qui perça tout-à-coup les ténèbres de la nuit, ces célestes concerts qui retentirent dans les airs, ces anges qui parlèrent aux bergers, cette étoile miraculeuse qui apparut aux sages de l'Orient, et les conduisit aux pieds de l'Enfant de Bethléem. Sans m'arrêter à ces prodiges, je trouve dans les apparences même de bassesse et d'infirmité qui environnent ce mystère, des marques non moins sûres et plus touchantes d'une grandeur toute divine. Je vais expliquer ma pensée.

Supposons, pour un moment, un évangile d'invention humaine ; supposons que le génie de l'homme eût entrepris de décrire la naissance d'un Dieu incarné, de quelles couleurs pensez-vous qu'il eût peint l'entrée de l'adorable Enfant dans ce monde, et la réception que lui auraient fait les mortels ? que de pompe et de magnificence il aurait déployé ! que de richesses et de délices il aurait réuni autour de son berceau ! quel somptueux palais eût été préparé pour le recevoir ! comme l'or et le marbre y auraient brillé de toutes parts ! comme la pourpre et les tissus les plus précieux auraient été prodigués pour ses vè-

temens ! quelle foule innombrable de serviteurs et de courtisans se seraient empressés à lui rendre leurs humbles devoirs ! . . . Je m'arrête, et je laisse à votre imagination le soin de vous représenter tout ce qu'un esprit ingénieux et fécond aurait encore ajouté à ce tableau, pour le compléter et l'embellir.

Eh bien ! mes Frères, à la vue d'un si riche et si fastueux appareil, vous écrieriez-vous : Oh ! que cela est grand et divin ? Pour moi, je m'écrierais : Oh ! que cela est petit et puéril, quand il s'agit d'un Dieu ! Eh ! pourquoi rassembler autour de lui tous ces fragiles appuis de notre faiblesse, ces frivoles ornemens dont nous cherchons à couvrir et à parer notre misère, ces faux biens dont notre cupidité toute seule est avide, ces pompeuses bagatelles, ces magnifiques hochets dont s'amuse notre folie ? Est-ce donc qu'il en ait besoin, ou qu'il en soit épris ? Quoi ! il aurait besoin de tout cela ? Qu'est donc devenue sa souveraine indépendance ? Il n'est donc plus ce Dieu qui se suffit à lui-même, et à qui David disait : Vous êtes véritablement mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de tout ce que je possède : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (1). Mais non, ce n'est pas pour lui-même, dira-t-on, c'est pour nous, pour frapper plus vivement nos sens, et nous attirer plus sûrement à lui, que cet éclat lui est nécessaire. Eh ! où est donc sa toute-puissance ? n'est-il pas le maître des cœurs ? et ne peut-il, sans nous éblouir par de vains dehors, nous inspirer le respect et l'amour ? Mais peut-être que, sans avoir besoin de toutes ces choses, il les estime, et il en est épris. Quoi ! sérieusement, mes Frères, celui qui a fait les cieus et tous leurs ornemens, selon l'expression de l'Écriture ; qui a semé les étoiles, comme la poussière, dans le firmament ; qui ne voit rien dans le séjour immortel de sa gloire, qui soit digne de ses regards et de son amour, si ce n'est le père dans le sein duquel il est engendré éternellement, serait épris de nos vani-

(1) Ps. xv, 2.

tés ? il estimerait ce que nous n'estimons pas nous-mêmes, et que nous savons bien au fond n'être que fange et que fumée ? Ah ! je puis absolument concevoir qu'un Dieu s'abaisse, par condescendance et par compassion, jusqu'à nos misères ; mais non qu'il s'avilisse jusqu'à emprunter notre fausse grandeur, et se parer des puérides décorations de notre orgueil. Un prince sans doute ne se dégraderait pas, si, pour sauver son peuple, il daignait se revêtir de l'habit des esclaves ; mais s'il recherchait, parmi les haillons de la servitude, quelque lambeau plus éclatant, pour s'en faire une marque frivole de distinction et d'honneur, qui ne rougirait pour lui d'une ambition si basse ? Ainsi, lorsqu'un Dieu veut bien s'humilier pour le salut de l'homme, jusqu'à se rendre semblable à lui, il est de sa dignité de ne pas subir cette humiliation à demi, de ne pas chercher, dans une vaine montre de grandeur, la consolation d'un abaissement infini. Plus donc on me ferait voir, dans le Sauveur naissant, tout ce qui relève une majesté humaine, moins j'y reconnaîtrais la majesté divine, plus j'attribuerais tout à l'invention de l'homme ; car c'est bien ainsi qu'il invente.

Mais quel est l'homme qui, livré à son propre esprit, pour imaginer et pour décrire l'avènement du Fils de l'Éternel descendant enfin sur la terre, après quatre mille ans d'attente et d'impatiens desirs, eût eu la pensée de le faire naître dans une étable, de l'y montrer étendu sur la paille, entre de vils animaux, faible, muet, exposé presque nu à l'intempérie d'une saison rigoureuse ? Quel est celui qui faisant apparaître un ange pour annoncer une si grande nouvelle, au lieu de remplir de magnifiques paroles la bouche de ce messager céleste, eût songé à lui faire dire : Le Christ, le Seigneur est né ; voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : c'est un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præ-*

sepio (1)? Non, mes Frères, non, cette simplicité sublime n'est pas du langage humain. Non, toute cette scène si humble et à la fois si auguste, qui dit tant à l'âme et flatte si peu les sens, n'est pas d'invention humaine. Je n'y trouve rien de ce que notre esprit imagine, rien de proportionné aux vues et à l'intelligence de l'homme. J'y reconnais ces pensées de Dieu, qui ne sont pas nos pensées; ces profondeurs de Dieu, que le prophète appelle un vaste abîme; cette véritable grandeur de Dieu, qui se fait sentir ici, comme dans l'univers, en demeurant invisible, et se manifeste d'autant mieux, qu'elle se cache sous de plus viles apparences. Car, mes Frères, où trouvera-t-on un signe certain d'une grandeur divine, si ce n'est dans de grands et admirables effets, produits par les plus petites causes et les plus faibles moyens? Or, s'il en est ainsi, regardez cet enfant qui pleure dans une crèche: quoi de plus petit, de plus faible et de plus impuissant! Voyez toutefois ce qu'il opère dans le monde, et avant et après sa naissance. Depuis l'origine des choses, tout parle de lui, tout l'annonce, tout soupire après sa venue, et pendant quarante siècles le ciel et la terre sont en travail pour l'enfanter; tous les saints, depuis Abel, ne sont sanctifiés que par lui; les prophètes ne sont inspirés que pour tracer son portrait d'avance, et écrire son histoire anticipée; la vocation d'Abraham, la mission de Moïse, le choix du peuple de Dieu, les lois et la religion données à ce peuple, le sacerdoce d'Aaron et celui de Melchisédech, aboutissent et se terminent au mystère de Bethléem; les empires ne s'élèvent et ne tombent que pour préparer cet unique événement, auquel tout se rapporte dans l'univers. A peine est-il accompli, à peine l'humble fils de Marie a-t-il reçu le jour, et déjà les mages accourent d'orient pour mettre à ses pieds leurs trésors; son nom seul a jeté l'alarme dans Jérusalem; la synagogue assemblée délibère sur l'interprétation

(1) Luc, II, 12.

des oracles qui le concernent; l'impie Hérode tremble sur son trône; déjà toute la puissance et la perfidie de ce tyran cruel ne suffisent pas pour étouffer au berceau un faible enfant qui n'a pas un protecteur sur la terre. Laissez les événemens se développer. Comme l'astre du jour répand une lumière toujours croissante, depuis le moment où il s'élance des bornes de l'orient jusqu'à celui où, parvenu au milieu de sa course, il embrase l'air de ses feux, et éblouit tous les regards par l'éclat de ses rayons; ainsi la splendeur de la divinité, cachée d'abord dans l'obscurité d'une étable et sous les traits de l'enfance, perce insensiblement les voiles qui la couvrent, et brille de jour en jour d'un éclat plus vif et plus pur, tandis que le divin Enfant croît en âge et s'avance dans sa glorieuse carrière. A douze ans, il étonne par sa sagesse les vieillards d'Israël et les interprètes de la loi, à qui il adresse seulement quelques questions dans le temple; plus tard, il confond par ses réponses les pharisiens et les sadducéens, les scribes et les docteurs, les prêtres et les pontifes; il parle comme jamais homme n'avait parlé avant lui; il entraîne tout à sa suite, commande en maître à la nature, révèle les secrets des cœurs, guérit toutes les infirmités, ressuscite les morts de quatre jours, couvre la Judée de ses miracles, et la remplit du bruit de son nom. Il meurt: et le soleil refuse sa lumière; la terre s'ébranle jusque dans ses fondemens; le monde semble prêt à retomber dans le chaos. Il sort vainqueur du tombeau: et selon qu'il avait été prédit, tout dans l'univers prend une face nouvelle; les idoles sont abandonnées, les mœurs des nations changées, l'Évangile et sa divine philosophie substitués aux rêveries des faux sages et aux plus monstrueuses erreurs; le Dieu né dans une étable et mort sur un gibet, reçoit l'encens de toute la terre; et au bout de dix-huit cents ans, il est encore adoré seul de tous les peuples civilisés; il étend encore chaque jour son empire dans toutes les con-

trées reculées et barbares. Toutes ces merveilles ont leurs commencemens à Bethléem ; ce sont les fruits de cette crèche , de ces langes , de cette naissance si abjecte et si humiliante dont nous célébrons aujourd'hui le mystère. Et l'on ne reconnaîtrait pas la grandeur de Dieu dans de si petits moyens suivis de tels effets ? on n'y reconnaîtrait pas la main de celui qui sème d'imperceptibles graines, pour produire les immenses forêts , qui pétrit un peu de limon pour en former le genre humain , qui féconde le néant pour en tirer l'univers ?

O apôtre bien-aimé, je comprends enfin pourquoi, après avoir dit que le Verbe s'est fait chair, *Verbum caro factum est* (1), vous n'ajoutez pas : et dans cet état toute sa gloire s'est obscurcie, toute sa grandeur et sa majesté ont disparu dans l'excès de ces abaissemens. Mais vous dites au contraire : Le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire, la gloire qui appartient au Fils unique du Père : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à patre* (2). C'est qu'en se faisant chair, il se fit enfant, il se fit le plus pauvre et le plus faible en apparence des enfans, et par là il sembla s'anéantir ; mais du sein des infirmités de son enfance, et du fond de ses anéantissemens, rejaillit une gloire qui ne pouvait appartenir qu'à lui seul, et qui est digne en tout du Fils unique de Dieu. Comprenez ceci, mes Frères. S'il eût paru sous la forme d'un superbe géant, ou d'un puissant roi, ou d'un savant et d'un sage, nous aurions vu sa gloire ; mais c'eût été à nos yeux la gloire de l'homme ; nous eussions attribué ses plus merveilleux succès, ou à ses forces gigantesques, ou à la valeur de ses armées, ou à la supériorité de son savoir et de son génie. S'il fût venu escorté de nombreuses légions célestes, qui eussent exécuté ses ordres et accompagné ses pas ; nous aurions encore vu sa gloire, mais une gloire qu'il eût

(1) Joan. 1, 14.

(2) Joan. 1, 14.

partagée avec les anges, et dont il eût semblé devoir quelque portion à leur assistance. S'il fût descendu dans tout l'appareil de la divinité, environné de foudres et d'éclairs, comme sur le Sinai, ou enveloppé de sa propre lumière, et éclipsant les rayons du soleil, comme sur le Thabor ; nous aurions vu, il est vrai, sa gloire propre, celle qui n'est qu'à lui, mais, le voyant déployer ainsi sa majesté tout entière, nous eussions pu croire qu'il avait besoin de tout son éclat et de toutes ses forces pour éblouir et subjuguier les mortels. Mais lorsque, venant faire la conquête de la terre, il perd, pour ainsi dire, toutes ses armes, se dépouille de toute sa splendeur, et en quelque sorte de lui-même ; s'abaisse jusqu'à l'infirmité, jusqu'au néant de l'enfance impuissante et muette ; descend jusqu'à l'ignominie d'une étable, se resserrer dans une crèche, s'enveloppe de langes ; et qu'ensuite il triomphe de toutes les puissances du monde et de l'enfer, renverse l'empire de l'idolâtrie, et se fait reconnaître en tous lieux pour le véritable Dieu de l'univers : ne manifeste-t-il pas, d'une manière toute ineffable et toute divine, la gloire incommunicable de celui dont la faiblesse même, comme dit saint Paul, est plus forte que toutes les créatures, et dont les abaissemens sont au-dessus de toute grandeur : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à patre ?*

Avançons, et après avoir prouvé que cette naissance de Jésus-Christ, si humble et si abjecte aux yeux des sens, était par là même la plus convenable à la grandeur du Dieu-Homme, faisons voir que, par ces mêmes circonstances, elle était encore la plus digne de sa sagesse. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Paul ne dit pas seulement que la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes, mais il ajoute (admirez le langage hardi du saint apôtre), que la

folie de Dieu est plus sage que toute la sagesse humaine : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus* (1). Or, c'est dans le mystère de la crèche, non moins que dans celui de la croix, qu'on trouve de quoi expliquer et justifier cette étonnante parole. En effet, un Dieu enfant, un Dieu qui pleure, un Dieu couché sous le même toit qui couvre de vils animaux, et sur la même paille qu'ils foulent à leurs pieds; un Dieu revêtu de pauvres langes, souffrant le froid et la faim, et tendant de faibles mains vers une mère mortelle, qui le réchauffe dans son sein et le nourrit de son lait : voilà ce qu'on peut appeler une sorte de divine folie : *Quod stultum est Dei*. Mais cette folie apparente cache une profonde sagesse, qui surpasse infiniment toute celle des créatures; ou plutôt, devant laquelle toute la sagesse des créatures n'est qu'une folie véritable : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus*. C'est le mystère qu'il faut ici développer.

Le Messie était envoyé pour corriger les vices des hommes et les désabuser de leurs erreurs. Or, toutes leurs erreurs et tous leurs vices coulaient de trois grandes sources, l'orgueil, la volupté et la soif insatiable des richesses. Qu'avaient fait pour tarir ces trois sources empoisonnées, pour guérir ces trois mortelles plaies du cœur humain, tous ces philosophes fameux, qui, d'âge en âge, s'étaient donnés pour les maîtres de la sagesse et les précepteurs de la vertu? Rien, absolument rien. Leurs fausses maximes et leurs exemples corrupteurs avaient même aggravié le mal, auquel leurs fastueuses déclamations n'avaient pu apporter aucun remède. Enfin le véritable docteur des nations, le réparateur des maux de l'univers, paraît dans la plénitude des temps. Comment exécutera-t-il ce que tant d'hommes célèbres par leur science et leur génie avaient tenté en vain? quelle industrie emploiera-t-il? Peut-être que pour entreprendre un si grand ouvrage, il attendra du

(1) I. Cor. 1, 25.

moins la maturité ordinaire de l'âge et de la raison; qu'il se préparera par de longues études et de profondes méditations; qu'il cherchera quelque grand théâtre pour y déployer avec pompe les trésors de sa doctrine et la force victorieuse de son éloquence. Ah! mes Frères, voilà les moyens et la sagesse de l'homme; voici la sagesse et les moyens d'un Dieu. Il commence à enseigner en naissant: son école, est une étable; sa chaire, est une crèche; ses leçons, ah! qui le croirait? ce sont ses larmes, ses souffrances, ses humiliations, sa nudité, son silence même. O les étonnantes leçons! mais qu'elles sont puissantes et efficaces!

Et d'abord, voyez comme elles corrigent l'orgueil. L'homme était enivré du sentiment de sa propre excellence; déchu, par sa prévarication, du haut rang où la bonté du Créateur l'avait placé, il ne conservait de sa dignité première qu'une injuste estime de lui-même et un amour déréglé d'élevation et de grandeur. Il s'enorgueillissait de sa raison et de l'empire qu'elle lui donnait sur les êtres qui l'environnent, au lieu de rougir de ses vices qui l'avaient dégradé presque au-dessous de la bête. Privé de la gloire véritable qu'il avait perdue avec l'innocence, il n'en était que plus avide de cette fausse gloire qui enfle le cœur et qui le corrompt. Il ne voulait souffrir ni maître ni rival. Il avait porté l'audace et le délire jusqu'à s'égaliser à la divinité, et mettre sur les autels l'image corruptible de l'homme à la place du Dieu immortel. Comment guérir une passion si aveugle et si effrénée? comment lui apprendre à se connaître lui-même, l'obliger à se mépriser, le faire descendre, par une humilité volontaire, de ces hauteurs de l'orgueil, jusque dans le fond de sa bassesse et de son néant? Concevez pour cela, si vous le pouvez, un moyen plus efficace que le spectacle qui nous est offert à Bethléem. Fixez vos regards sur les prodigieux anéantissemens du Sauveur au berceau, et écoutez ce que vous dit son silence: O homme! tu